

A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR VIÑAS

Quelques jours avant sa mort, comme ses regards, déjà voilés par l'inéluctable menace, se tournaient vers le passé, Aurelio Viñas contemplait le chemin parcouru, se rémémorait le temps où une douzaine d'étudiants se tenaient autour de la chaire d'espagnol de la Sorbonne, et il opposait à cette image estompée par trente-cinq années de labeur la vision de deux mille jeunes gens se pressant en 1958, chaque semaine, à l'entrée des salles de cours de l'Institut hispanique. Or, par-delà l'Université, c'est tout le panorama des relations intellectuelles, entre la France et l'Espagne, qui, depuis 1923, s'est modifié.

Notre sensibilité au génie espagnol, notre connaissance d'une Espagne tragique et non plus pittoresque, notre étonnement émerveillé devant la nation héroïque et souffrante, généreuse et misérable, magnanime, ambitieuse et déchirée, tout ce qui atteste dans notre vie quotidienne la présence de ce nouveau mobile ou de cette nouvelle fonction et donc notre enrichissement, nous en sommes redevables à quelques pionniers. Aujourd'hui nous rendons hommage à l'un d'entre eux, le plus tenace, le plus constant, le plus assidu, le plus éclairé des universitaires espagnols travaillant parmi nous et pour nous. Nous saluons humblement et avec une gratitude émue la mémoire d'Aurelio Viñas, docteur ès-lettres de l'Université de Madrid, professeur aux Universités de Séville et de Valladolid; chez nous lecteur, en ses jeunes années, dès 1923; auprès de la section d'espagnol de la Faculté des Lettres de Paris, co-fondateur en 1929, avec le professeur Ernest Martinenche, de l'Institut d'Etudes Hispaniques de Paris, et depuis directeur adjoint de cet établissement.

Des centaines de milliers de lycéens et de collégiennes ont connu l'Espagne à travers les ouvrages de classe qu'il signa avec le professeur Delpy, de la Sorbonne. Ouvrages révélateurs et, depuis, jamais égalés. Car le fils des steppes castillanes avait projeté sur la mère patrie l'éclairage grave et d'un tragique contenu des écrivains de 1900, Azorín, Baroja, ses maîtres, et l'éclairage aigu et d'une délicatesse mystérieuse des écrivains de 1927, Salinas, Guillén, ses condisciples et amis.

Des dizaines de milliers d'étudiants ont connu l'Espagne à

travers ses conférences sur Charles-Quint et Philippe II, et à travers ses cours sur la vie citadine, sur la constitution et l'organisation politique de ces merveilles d'urbanité pratique, Madrid, Salamanque et leurs plazas mayores, ou Tolède, Séville et leurs cathédrales. Apprendre à vivre avec les autres sans calcul sur un pied d'intimité et d'ardente émulation, à la fois dans le réel et dans la fantaisie, voilà ce qu'enseignait Aurelio Viñas aux jeunes Français, futurs hispanistes.

Parmi eux, un ou deux milliers sont devenus professeurs d'espagnol en France et à l'étranger. Ils avaient appris auprès de lui à apprécier les trésors de la culture espagnole, à y accéder, à s'en enrichir et à en enrichir les autres. Aujourd'hui même, écoutez ces voix qui éveillent les jeunes consciences dans nos lycées et nos collèges et vous y percevrez une intonation qui fut la sienne, un éclat ou une chaleur qui font écho à l'éclat et à la chaleur du maître espagnol de l'Université de Paris.

Enfin, parmi nous, ses amis, personne, certes, ne pourrait oublier la présence toujours rassérénante de cet homme simple, bon, calme, extraordinairement lucide et, dans cette même mesure, extraordinairement tolérant. Son esprit critique s'attaquait implacablement aux entités et aux mensonges, aux idéologies fabriquées et aux passions hallucinées qui fourvoient et emportent les hommes vers les sombres régions où règnent les systèmes, les partis-pris, les symboles exclusifs, les idées forcées. Mais cet esprit si critique s'arrêtait net, respectueusement, devant les grandes ferveurs dont nous nourrissons notre vie quotidienne : l'amour de la terre natale, le respect de la culture, l'ordre dans la pensée, la charité au prochain, l'intelligence de la société et la soif d'une plus grande communion.

Nous ne chercherons pas ailleurs son œuvre. Elle est passée tout entière, comme par osmose, dans le mode de pensée de tous ceux qui, écoliers, étudiants, professeurs, l'ont lu, écouté ou approché. Elle est devenue une composante en quelque manière de notre pensée française totale. Les générations se succéderont, elles oublieront, et pourtant elles seraient autres et sûrement moins riches si, pendant trentecinq ans, un homme modeste, Aurelio Viñas, n'avait enseigné avec autant de conviction et de dévotion la qualité espagnole aux jeunes gens de notre pays.

Ce grand voyageur, invité par d'innombrables Universités, portait aux quatre coins du monde une parole qui honorait

avec sa personne notre Université et notre Institut d'Etudes Hispaniques. Si un réseau d'amitiés nous lie à l'hispanisme mondial, c'est en grande partie, grâce à lui, grâce à son zèle et à son prestige.

Et il nous revenait de Porto-Rico ou de Stockholm, de Stamboul ou de Vienne, de Glasgow ou de Bormujos, avec une moisson d'anecdotes et de vues judicieuses. L'historien qu'il était par métier tentait de démêler les causes et les aboutissants des grands mouvements qui altèrent la face de la planète. Mais le sage qu'il était avant tout affirmait que rien n'est inéluctable et que l'homme a toujours la possibilité de choisir son sort et de décider du destin du monde. Nous l'aimions pour cette foi d'humaniste qui nous rendait du cœur. Son beau langage, d'une magnifique sonorité castillane, exprimait plus que des idées et des sentiments dans un style inimitable, elle traduisait son comportement généreux et chevaleresque devant les hommes, et sa maîtrise et son autorité sur les choses qui sont à leur service.

Cette façon d'être, on ne se lassait pas de l'admirer, on ne se lassait pas de la désirer pour soi-même.

Nous nous surprenons souvent à tendre les bras vers son image à la fois si chère et si familière. Ils ne saisissent, hélas ! que son ombre. L'homme était si chaleureux dans son commerce quotidien. L'ombre est si froide, si effrayante, et cette maison, qu'il animait, si déserte quand elle passe soudain.

Nous garderons pieusement le souvenir d'Aurelio Viñas, Car nous y retrouverons des forces pour poursuivre son œuvre et pour y lier la nôtre.

Charles V. AUBRUN
Professeur à la Sorbonne